LE

TOUR DE FAVEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.

Trois Messéniennes, Élégies sur les malheurs de la France, par M. Casimir Delavigne. Prix. . . 1 fr. 25 cent.

Première Messénienne, sur la bataille de Waterloo.

Deuxième, sur la dévastation des Monumens et du Musée français.

Troisième, sur le besoin de s'unir après le départ des alliés.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

(3

LE

TOUR DE FAVEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FAVART, PAR LES COMÉDIENS SOCIÉTAIRES DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 23 NOVEMBRE 1818.

TROISIÈME ÉDITION.

1 f. 25 c.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
Éditeur *des Fastes de la Gloire*,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N[os] 197 ET 198.

1818.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERVAL PÈRE, *négociant.*	MM. CHAZEL.
GERVAL FILS, *jeune officier à la demi-solde.*	PÉLLISSIÉ.
VERDELIN, *journaliste.*	CLOZEL.
LORMON, *bourgeois de Paris, passant l'été à Auteuil.*	LEBORNE.
JULIETTE, *sa nièce.*	Mlle FLEURY.
CLAIRE, *femme-de-chambre de Juliette.*	Mlle MILEN.
DEUX LAQUAIS de Gerval père.	(*Personnages muets.*)

La scène est à Auteuil, dans la maison de Lormon.

Le théâtre représente un salon de campagne; à droite un cabinet, sur le devant une table couverte de livres et de papiers.

Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre où ils doivent être placés au Théâtre; le premier inscrit tient la droite.

LE TOUR DE FAVEUR,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAL FILS, CLAIRE.

CLAIRE.

C'EST vous, Monsieur, qu'ici l'on m'a prescrit d'attendre ?

GERVAL FILS.

Oui, Claire ; et tu peux voir si je tarde à m'y rendre.
Ton protégé, ma chère, est donc admis enfin !
Personne en ce salon ni personne au jardin ?
Claire, c'est donc ici que Juliette habite ?
Va, cours, vole à son oncle annoncer ma visite.

CLAIRE.

Tous les deux sont sortis.

GERVAL FILS.

A huit heures du soir ?
Quand Monsieur de Lormon consentait à me voir ?

CLAIRE.

Il est allé d'Auteuil à Paris, pour affaire
Qui presse, et que jamais, dit-il, on ne diffère ;
Sa chère Juliette accompagne ses pas,
Mais à rentrer, Monsieur, ils ne tarderont pas.

GERVAL FILS.

Et quel est donc l'objet d'un aussi prompt voyage ?

CLAIRE.

Ah!... dame, ils sont allés voir un grand personnage

Près duquel tout Paris s'empresse en cet instant
Pour la première fois.

GERVAL FILS.

Ah! quelqu'homme à talent!

CLAIRE.

Eh! non; car ce Monsieur demain dans la disgrâce
Pourra tomber, dit-on.

GERVAL FILS.

C'est donc un homme en place?

CLAIRE.

Eh! non.

GERVAL FILS.

De t'expliquer achève promptement.

CLAIRE.

Tous deux sont allés voir *Philopœmen.*

GERVAL FILS.

Comment
Philopœmen? Eh! mais qu'est-ce? une tragédie?

CLAIRE.

En cinq actes, Monsieur.

GERVAL FILS.

Bon! quelque rapsodie
Qu'on exhume ce soir au Théâtre-Français.
Et voilà donc qui vient traverser mes projets.

CLAIRE.

On va rentrer, vous dis-je; et Monsieur ni sa nièce
Ne veulent assister qu'à la première pièce.
Ils brûlaient de la voir, serait-il temps demain?

GERVAL FILS.

Il se fait déjà tard: le parterre inhumain
Souvent à l'action mettant lui-même obstacle,
Par un aigre concert allonge le spectacle.

CLAIRE.

Fi, Monsieur ! pour l'auteur nous n'avons nul effroi.

GERVAL FILS.

Ah ! vous ne craignez point ?...

CLAIRE.

Au contraire, ma foi !
D'avance il est prôné ; surtout Mademoiselle,
Elle en parle avec feu ! « Claire, me disait-elle,
« Qu'un tel début promet de succès éclatans !
« L'auteur qu'on va juger, à peine a dix-sept ans,
« Le même âge que moi ! »

GERVAL FILS.

Dix-sept ans !

CLAIRE.

Oui, vous dis-je ;
Tous les journaux d'avance attestent le prodige ;
La pièce est sans mentir l'œuvre d'un jeune auteur.

GERVAL FILS.

Et son tour est venu ?

CLAIRE.

C'est un tour de faveur.

GERVAL FILS.

Quel conte !

CLAIRE.

Expliquez-moi d'où vient que ma maîtresse
En parlant de l'auteur, qu'elle vante sans cesse,
Et dont le nom pour tous est encore un secret,
Regarde avec transport.... vous savez quel portrait.

GERVAL FILS.

Le mien ?.... mais....

CLAIRE.

Seriez-vous cet auteur ? je le gag

GERVAL FILS.

Je n'en ai le talent, Claire, ni le courage ;
Je ne suis qu'un soldat.

CLAIRE.

Eh bien ! parlez ; au fait,
Voyons, monsieur Clairville, êtes-vous en effet
L'époux que peut un jour choisir notre héritière,
Bien né, riche, constant, digne enfin ?....

GERVAL FILS.

Oui, ma chère.
Cet hiver, dans le monde où brillaient ses appas,
Sans oser lui parler, j'ai suivi tous ses pas ;
J'ai senti qu'à son oncle il fallait d'abord plaire ;
Mon père en est connu ; mais que sais je ? une affaire,
Un procès, les divise encore après vingt ans ;
J'ai d'un ami commun cherché les soins prudens,
Pour qu'il me présentât et pût m'obtenir grâce,
Quand l'hiver a fini ; j'ai suivi votre trace,
Pour mon père, il me croit voyageant loin d'ici,
Mais vous aimez Auteuil et j'habite Passy.

CLAIRE.

De l'amour espagnol vous seriez le modèle.

GERVAL FILS.

Apprends que j'ai quitté la contrainte cruelle :
J'ai rompu le silence ; à Monsieur de Lormon,
J'ai ce matin écrit, ce soir il me répond.
Il accorde à mes vœux un moment d'audience,
J'arrive plein de trouble et plein d'impatience,
Résolu, sans détour, d'exposer à ses yeux
Mon espoir, mon secret.... quand ton drame odieux
L'entraîne, le séduit. Quel oubli sans excuse !

CLAIRE.

En attendant, Monsieur n'épargnait pas la ruse :
Il voulait, comme un peintre, en ces lieux être admis,
Par moi-même informé que la nièce a promis
De ses traits, à son oncle, une fidèle image,
Vous offrez vos pinceaux pour ce discret ouvrage;
Et pour faire juger de vos talens ici,
(Car vous avez, Monsieur, d'heureux talens aussi)
Vous faites parvenir aux mains de ma maîtresse
Votre portrait; ce tour ne manque pas d'adresse.
D'abord, comme objet d'art, il fait impression;
C'est un joli portrait, puis un joli garçon;
Juliette a rougi; j'ai demandé pour elle
A ce peintre inconnu le nom de son modèle;
Vous, au lieu de saisir ce propice moment
Pour apprendre à son cœur l'heureux nom d'un amant,
A tous mes bons avis vous restez indocile,
Et loin d'être sincère, et de nommer Clairville,
Vous désignez.... Gerval; ah! mentir n'est pas bien.

GERVAL FILS.

Clairville est un faux nom et Gerval est le mien.

CLAIRE.

Se peut-il?

GERVAL FILS.

C'est Gerval que l'oncle doit entendre.

CLAIRE.

Vous me trompiez aussi?

GERVAL FILS.

Ne va pas me le rendre!
Mais, dis-moi, penses-tu que Monsieur de Lormon
A sa nièce ait appris ma visite et mon nom?

CLAIRE.

Mon dieu, je l'aurais su; nos têtes n'en font qu'une.

Je devrais vous gronder, mais je vous tiens rancune.
Vous avez un rival que j'aperçois venir,
Et je laisse à Monsieur le soin de vous punir.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

GERVAL FILS, VERDELIN.

VERDELIN.

De vous punir, Monsieur, et de quoi? Quelqu'ouvrage
Qui du public malin n'obtient pas le suffrage....
Aux amis de Lormon je sais me dévouer,
Mon métier ne me plaît qu'autant qu'il faut louer.

GERVAL FILS, *à part.*

Quel métier? à l'ennui faut-il qu'on se résigne?
(haut.)
A qui donc ai-je ici, Monsieur, l'honneur insigne....

VERDELIN.

Mais je suis un critique assez sûr, expert; bref,
Vous voyez d'un journal le rédacteur en chef:
Monsieur, de vos soucis contez-moi le mystère,
Je suis de tels secrets souvent dépositaire,
Et tenez, le plaisir me dispose aujourd'hui
A prêter au talent un favorable appui.

GERVAL FILS.

Monsieur, je ne mets point mon nom dans les gazettes.

VERDELIN.

De la gloire pour vous les cent voix sont muettes!

GERVAL FILS.

Il se peut que ce nom, jadis avec honneur,
Ait été consigné dans quelque *Moniteur*,
Mais, Monsieur, votre gloire est bien moins occupée
Depuis que les Français ont déposé l'épée.

VERDELIN.

Pour moi, là, dans les bois qui bordent ce séjour,
J'ai passé, voyez-vous, le plus fortuné jour :
Beau temps, joyeux diner, compagnie agréable.....
Et qui n'est indulgent au sortir de la table ?
L'esprit s'émeut, s'éclaire, et l'on devient meilleur.

GERVAL FILS.

Dans le bois de Boulogne ? Et sans doute, Monsieur
Pour affaire, y cherchait les sentiers solitaires ?

VERDELIN.

Dans ce bois là, Monsieur, je n'ai jamais d'affaires.
Mais je n'ai pas voulu partir de ce canton
Sans avoir fait visite à notre ami Lormon;
C'est un homme excellent, qui tient pour le classique ;
Sa nièce Juliette incline au romantique :
Pour qui Monsieur tient-il ? Car depuis qu'au concours
Le royal Institut voulait qu'en un discours
Des deux genres jugés le bon goût fût arbitre,
On ne s'aborde plus qu'en traitant ce chapitre.

GERVAL FILS.

Moi, Monsieur? je ne tiens que pour le beau, le vrai,
Le naturel, partout où je le trouverai.

VERDELIN.

J'entends ; et vous trouvez, du goût bravant l'empire,
Des beautés dans Schiller, du génie à Shakespeare ? *

GERVAL FILS.

Oui, Monsieur ; de l'Europe en courant les cités
Nous avons vu partout leurs drames récités ;
J'ai pensé quelquefois que notre art, qu'on arrête,
Au leur peut emprunter quelqu'utile conquête.

---

* On prononce *Chekspire*.

VERDELIN.

Vrai?.... je suis plus que vous, Monsieur, de votre avis;
Et, si de tels conseils étaient déjà suivis,
Loin d'être en décadence, à l'époque où nous sommes,
Nous verrions briller l'art, et fleurir les grands hommes.
Shakespeare sur la scène aurait plus de succès
Que l'auteur de Cinna.

CERVAL FILS.

Vous n'êtes pas Français.

VERDELIN.

Tout le monde l'est-il? mais poursuivons : j'estime
Qu'il n'est qu'un seul chemin pour sortir de l'abime;
Voulez-vous rendre à l'art l'ame et le mouvement?
Brisez vos unités : voilà mon sentiment.

CERVAL FILS.

Et vous le publiez?

VERDELIN.

Non pas; je m'en dispense.
Dans mon journal jamais dit-on ce que l'on pense?
Je ne suis pas toujours de mon opinion.
Du classique, Monsieur, j'y suis le champion;
Avant moi j'ai trouvé la couleur établie,
J'ai dû la renforcer; mais enfin, c'est folie
Qu'espérer un chef-d'œuvre avec vos préjugés;
Et ne voyez-vous point pâlir découragés
Vos auteurs qu'on attache aux règles d'Aristote,
Règles qu'il ne fit point, car ce siècle radote,
Le pédantisme ignare a seul donné sa voix;
N'est-ce pas du bon sens blesser les simples lois
Qu'enfermer l'action dans les mêmes demeures,
Vouloir précipiter les faits en vingt-quatre heures?

Avec vos unités de salon, de cadran,
Du génie à venir vous enchaînez l'élan.

GERVAL FILS.

Tandis qu'ici, Monsieur, la chaleur romantique
Vous transporte, une palme, apparemment classique,
Ce soir se joint peut-être aux lauriers du vieux temps.

VERDELIN.

Comment?

GERVAL FILS.

Philopœmen, qu'on joue en ces instans.

VERDELIN.

Que dites-vous? Ce fruit d'une naissante muse
Dont on parlait encor d'une façon confuse,
Qu'à peine on annonça deux mois *incessamment*,
Et dont le jour encor ne fut précisément
Désigné que trois fois?

GERVAL FILS.

On le joue; oui, vous dis-je.

VERDELIN.

Comment diable! Et je crois que mon devoir m'oblige
A soumettre la pièce au plus mûr examen?
Que j'en dois au public un compte exact demain?
Qu'il faudra juger tout, et surtout contredire?

GERVAL FILS.

Monsieur, je n'en empêche.

VERDELIN.

Et sans doute! A vrai dire,
Pour juger un auteur faut-il donc l'écouter?
Voir sa pièce? Du tout. On se laisse emporter,
Influencer, séduire, et l'on se passionne;
Public, acteurs, le bruit, tout vous impressionne;

On cède à ce qu'on sent, et l'on juge fort mal;
Éloigné du théâtre, on reste impartial.

GERVAL FILS.

Les maîtres du logis sont allés au spectacle.

VERDELIN.

Eh bien! voilà qui lève et détruit tout obstacle :
J'en saurai deux fois trop! Et nous verrons après....
D'ailleurs, Philopœmen! ça doit être mauvais;
J'aurais bien du malheur si la pièce était bonne.
Monsieur, je suis charmé que ce hasard me donne
L'heureuse occasion de vous connaître; et puis
Nous serons bien payés de ces légers ennuis:
La nièce va paraître; elle est riche, jolie;
Ma présence est de l'oncle assez bien accueillie,
Pour époux à la belle il peut me présenter,
Et je brûle, entre nous, de leur faire accepter
Mon hommage, mes vœux....

GERVAL FILS, *l'interrompant.*

J'ai la même espérance.

VERDELIN, *à part.*

Peste soit du rival et de la concurrence!
J'étais fort bien tombé!

SCÈNE III.

CLAIRE, LES PRÉCÉDENS.

CLAIRE.

Nos maîtres, tous les deux,
Rentrent en cet instant.

VERDELIN.

Je vole au-devant d'eux.
(*Il sort.*)

CLAIRE.

Vous, dans son cabinet, Monsieur va vous attendre.

GERVAL FILS.

As-tu disposé tout? as-tu bien su m'entendre?
La fête, mon tableau?...

CLAIRE.

Votre ordre est accompli.

GERVAL FILS.

Réparons de la nièce un innocent oubli.
Sois discrette. Ce jour décide de ma vie.

(*Il entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE IV.

CLAIRE, JULIETTE, VERDELIN.

JULIETTE.

Ah! Monsieur Verdelin, vous me voyez ravie,
Enchantée; un ouvrage, un succès! quels transports!
N'est-ce pas? vous avez secondé nos efforts,
Payé par des bravos votre droit de présence?
Du goût et du talent quelle heureuse puissance
Que celle d'émouvoir, de subjuguer les cœurs,
Et de prêter son ame à tous les spectateurs!

VERDELIN.

Si j'en crois votre avis, la réussite est grande,
Le succès mérité?

JULIETTE.

Mais je vous le demande?

VERDELIN.

Moi? j'immole à vos goûts mon propre jugement.

JULIETTE.

J'avais de ce succès l'heureux pressentiment :

J'y prenais part d'avance; et tu peux juger, Claire,
Si mon cœur palpitait quand, aux cris du parterre,
La toile se relève! On s'agite encor plus....
L'acteur paraît.... silence! Il fait ses trois saluts;
Et, d'une voix modeste, il dit: « Messieurs, l'ouvrage...

VERDELIN.

Eh! bien?

JULIETTE

« Que nous avons ce soir eu l'avantage
« De jouer devant vous, est de monsieur Gerval. »

CLAIRE ET VERDELIN.

Gerval?

JULIETTE.

Gerval, ma chère; à cet heureux signal
Des cintres aux balcons les bravos se répondent,
Les acclamations se croisent, se confondent.
J'ai rougi, tressailli, d'un succès si complet,
Et, la main sur mon cœur, j'ai senti.....

CLAIRE.

Le portrait!
Gage mystérieux, jamais tu ne nous quittes.

VERDELIN, *à part.*

Malencontreux auteur, on peut de tes mérites
Te faire repentir.

SCÈNE V.

CLAIRE, JULIETTE, LORMON, VERDELIN.

LORMON, *sortant du cabinet.*

Restez, Monsieur, restez;
Des éclaircissemens vont nous être apportés,
Vous ne tarderez pas à savoir ma réponse.

JULIETTE.

A qui parlez-vous donc ?

LORMON.

Ma chère, je t'annonce
Un aimable étranger qui nous survient ce soir;
L'un et l'autre songeons à le bien recevoir.
Son entretien m'a plu; sa candeur, son ivresse,
M'ont rappelé les temps de ma vive jeunesse.
Je voudrais, sur un nœud assez bien assorti,
Qu'il fût sûr de son père et qu'il n'eût pas menti.
Ne vas-tu pas changer quelque peu ta toilette?

JULIETTE.

Vous me croyez, mon oncle, en vérité, coquette.
Eh que m'importe à moi votre jeune étranger,
J'étais bien pour Paris, faut-il ici changer?
Parlez-moi de la pièce et de l'auteur sublime.....

LORMON.

Encor l'auteur? ta tête et se monte et s'anime.....
Eh! bien, je te vais faire un plaisir sans égal.

JULIETTE.

Quel est-il?

LORMON.

Cet auteur, qui n'a point de rival,
Et dont en vérité je te crois amoureuse....

JULIETTE.

Sans l'avoir entrevu? Passion malheureuse!

LORMON.

Ce soir ici viendra; tu verras le vainqueur.

JULIETTE.

Laissez donc, vous m'avez fait palpiter le cœur.

LORMON.

Je ne plaisante point; tandis que dans la salle

Vous vantiez un auteur, applaudi sans cabale,
Moi, pour me dégourdir, j'ai couru les foyers.
J'aperçois dans un coin quelques particuliers,
Quinze ou vingt assistans en embrassant un autre;
J'avance, c'est l'auteur : Quelle scène est la nôtre
En nous reconnaissant! je l'embrasse à mon tour,
Car je l'estime fort; ce n'est pas de ce jour,
Vois-tu, que sa famille à la nôtre est unie,
Je veux que ce hasard te l'amène et nous lie;
Je l'invite, il répond à mon pressant accueil,
Et ce soir à souper, je l'attends dans Auteuil.
Là, loin qu'à ton suffrage enfin il se dérobe....

JULIETTE.

Ne remarquez-vous pas, Claire, que cette robe
Me va mal?

LORMON.

Oh! très-mal.

JULIETTE, *à Claire.*

J'ai recours à vos soins.

LORMON.

Mais tu n'es point coquette?

JULIETTE.

En puis-je faire moins
Pour recevoir l'auteur qu'on va fêter à table?

VERDELIN, *à part.*

Allons, décidément, sa pièce est détestable.

SCÈNE VI.

LORMON, VERDELIN.

LORMON, *voyant sortir Juliette.*

Chère enfant! je jouis de son naïf transport.
De quel étonnement....

VERDELIN, *piqué.*

Ce drame me plaît fort!
Vous tourne-t-il la tête ainsi qu'à votre nièce?

LORMON.

C'est selon.... Pensez-vous du mal de cette pièce?
Car pour juger soi-même, on attend vos arrêts,
Voyons?

VERDELIN.

Mais.... eh! eh!.... pah!.... Tenez, je mentirais
A dire que j'ai fort goûté la tragédie.

LORMON.

D'où vient qu'elle n'est point du grand maître applaudie?

VERDELIN, *taillant une plume.*

Cela vient, voyez-vous, de l'ensemble, du plan;
Je n'ai point trouvé là ces effets, cet élan,
Cette couleur.... ni vous, non plus, je vous assure.

LORMON.

Ma foi, cela m'a fait grand plaisir, je vous jure.

VERDELIN.

Il faut vous défier de votre émotion.
D'abord, vous conviendrez que l'exposition
Est obscure....

LORMON.

Mais non; le peuple de Messène
S'assemble....

VERDELIN, *à part.*

Bon! c'est là qu'est le lieu de la scène.

LORMON, *poursuivant*

On traite s'il faut rendre ou garder dans les fers
Philopœmen....

VERDELIN.

Eh! oui, tous ces faits sont fort clairs;
Le style ne l'est pas; condition utile :

C'est la fleur sans parfum qu'un ouvrage sans style !

LORMON.

Le second acte au moins....

VERDELIN, *s'approchant de la table.*

Pardon; j'ai mon journal.....
Déjà les aperçus, l'avant-propos banal,
Tout est fait; je n'ai plus qu'à parler de l'ouvrage.

LORMON, *voulant s'éloigner.*

Alors, je ne veux pas vous troubler davantage,
Nous reprendrons plus tard notre examen.

VERDELIN, *le retenant.*

Comment?

LORMON.

Cela vous distrairait.

VERDELIN, *s'asseyant.*

Au contraire, vraiment;
Moi j'écris sans penser; et puis, de vos idées
Les miennes franchement pourront bien être aidées;
Oh! j'en profiterai plus que vous ne croyez.
Au second acte, donc, qu'est-ce que vous voyez
De si brillant?

LORMON.

Eh! mais, la scène d'ambassade,
Où ce vieux Achéen débite une tirade
De fort beaux sentimens en plus beaux vers encor!
J'en ai retenu, moi.... plus de quatre!

VERDELIN, *écrivant toujours d'après ce que lui dit Lormon.*

D'accord;
Mais c'est de l'action, une intrigue énergique,
Des passions, qu'on veut dans une œuvre tragique;
Point de beaux vers surtout; rien n'est moins naturel,

Je m'en rapporte à vous ; c'est un défaut réel,
Dont parmi nos auteurs je vois qu'on se corrige.

LORMON.

Cependant les beaux vers....

VERDELIN.

Ne valent rien, vous dis-je.

LORMON.

Voyez pourtant, sans lui je m'y serais trompé.
Vous-même, quel endroit vous a le plus frappé ?

VERDELIN, *hésitant.*

C'est le....

LORMON.

Hein ?

VERDELIN.

La prison dans le quatrième acte.

LORMON.

Mais la citation, je crois, n'est point exacte ;
C'est au troisième....

VERDELIN.

(à part.)

Ah ! oui. C'est avoir du guignon.
Toujours au quatrième arrive la prison.

LORMON, *s'appuyant sur le fauteuil de Verdelin.*

Que d'auteurs voudraient bien, mon cher, lorsque j'y pense,
Être à ma place, là, dans votre confidence !

VERDELIN.

C'est à savoir.

LORMON.

Quoi donc ? iriez-vous traiter mal
Un de mes bons amis ?

VERDELIN.

Je suis impartial.

LORMON.

On le sait; mais enfin je vous le recom ande :
Ne soyez pas trop juste.

VERDELIN.

Oui, son âge demande
Quelques ménagemens.

LORMON, *à part.*

Il sait tout.

VERDELIN.

Citez-moi
Un passage à pouvoir louer de bonne foi ;
C'est tout ce que je veux.

LORMON.

Le moment, par exemple,
Où le tyran, prenant la coupe dans le temple,
Avale le poison au héros apprêté ?

VERDELIN.

C'est trop évidemment à Corneille emprunté ;
Rodogune....

LORMON.

Ah ! c'est vrai. Quel tact juste et sévère !
La scène des adieux où les larmes du père....

VERDELIN.

Corneille au vieil Horace inspire un autre amour.
Pleure-t-il lui ?

LORMON.

Corneille !.... On vous voit tour-à-tour
Blâmer qu'on s'en écarte et blâmer qu'on l'imite ;
Comment donc faut-il faire ?

VERDELIN.

Ah ! voilà le mérite !

LORMON.

Il a réponse à tout.

VERDELIN, *signant son article.*

J'ai rempli mon devoir;
L'ouvrage n'est pas bon.

LORMON.

Je commence à le voir.
Pourtant on a traité l'auteur en homme illustre,
On l'a fort applaudi.

VERDELIN, *se levant.*

Les amis! sous le lustre!

LORMON.

Oui.

VERDELIN, *à part.*

Fort heureux d'avoir trouvé l'occasion
De faire mon article et son opinion.
Devinez de nous deux qui n'a pas vu la pièce.
(*à Lormon.*)
Si j'étais établi près de vous, de la nièce,
Je voudrais vous guider, vous apprendre à loisir
A ne pas vous laisser duper par le plaisir.
(*Juliette paraît.*)
Heureux qui mûrira son jugement précoce!

SCÈNE VII.

LORMON, JULIETTE, VERDELIN.

JULIETTE, *accourant, parée.*

Entendez-vous, mon oncle, arriver un carosse?
On entre dans la cour....

LORMON.

Eh bien! n'en doutons pas,
C'est l'auteur.

JULIETTE.

Monte-t-il? qui retarde ses pas?
Je comprends le motif ; à son âge, on sent naître
Quelque timidité, quelque trouble.

LORMON, *gaîment.*

Ou peut-être
L'étourdi cause, rit, et s'amuse en chemin.
(*Remontant la scène.*)
Arrivez donc, jeune homme, et qu'on vous voie enfin.

SCÈNE VIII.

VERDELIN, LORMON, GERVAL PÈRE, JULIETTE.

GERVAL PÈRE.

(*Il est vieux, goutteux, et marche pesamment appuyé sur deux domestiques.*)
Prêtez-moi vos deux bras : soutiens-moi, Dominique,
Ne te souviens-tu pas que j'ai ma sciatique ?
Tâchez donc de marcher avec même lenteur.

JULIETTE.

Quel est donc ce vieillard ?

LORMON.

Eh ! viens, mon cher auteur.

JULIETTE.

L'auteur ?

GERVAL, *en s'asseyant.*

Mon cher Lormon !

JULIETTE, *à elle-même.*

Ah !... dans ce jour prospère,
En effet, d'un tel fils l'honneur revient au père ;

(*à Gerval.*)

Ils ne font qu'un tous deux. Je fais mon compliment,
Monsieur, à votre fils.... ou petit-fils....

GERVAL.

Comment?

JULIETTE.

Son ouvrage a, ce soir, fait un plaisir extrême ;
Et lorsqu'à dix-sept ans....

GERVAL.

Je les prends pour moi-même,
Ces éloges flatteurs qu'on veut bien me donner

JULIETTE *à son oncle.*

Que dit-il ?

LORMON.

Il dit vrai.

GERVAL.

Pourquoi vous étonner?

JULIETTE.

C'est que.... tous les journaux, Monsieur, mais voyez comme
On nous trompe, avaient dit la pièce d'un jeune homme.

GERVAL.

La pièce est en effet (ces détails sont constans)
L'œuvre de mon collège et de mes dix-sept ans ;
Les journaux, sur ce fait, ne vous ont point déçue ;
Mais voilà quarante ans que la pièce est reçue.

VERDELIN.

Quarante ans !

GERVAL.

Et trois mois.

VERDELIN.

Veuillez nous raconter....
Sur tout notre intérêt, Monsieur pourrait compter.
(*à part.*)
Voilà pour mon journal une excellente histoire.

JULIETTE.

Ainsi mon oncle....

GERVAL.

Eh! oui, je lus, j'en ai mémoire,
Vers soixante et dix-sept, au Théâtre-Français,
Ce même ouvrage, objet d'un si tardif succès.
Je me flattais, dans l'âge où l'on croit aux promesses,
Pour les représenter qu'on recevait les pièces;
Qu'on pouvait au public soumettre son travail....
Mais attendez, souffrez qu'avant tout ce détail
Je rappelle à mes gens un ordre nécessaire:
(*A ses laquais.*)
Repartez pour Paris; chez le banquier Lemaire
Vous passerez demain pour ces bons au porteur:
S'il m'était aujourd'hui venu quelqu'acheteur,
Quelqu'honnête courtier, Ripeyrou de Libourne,
Saint-Charles de Toulon, dites que je retourne
Pour la bourse, et qu'enfin au prix que nous savons
Je consens à payer leur sucre et leurs savons.
(*Revenant à Lormon et à Verdelin.*)
Je lus donc; on m'accueille, et tout à Melpomène
Rêvant déjà l'honneur, les périls de la scène,
J'étais pauvre et content, de gloire seule épris;
Mes parens murmuraient; pour apaiser leurs cris
Et pour alimenter la verve dramatique,
J'osai solliciter une charge modique:
« Magistrat et poète? Avec un tel travers
« On fait toujours fort mal ou sa place ou ses vers,
« Me dit un vieux commis; jeune homme, tu t'abuses,
« Bien avec le Ministre et mal avec les Muses,
« Choisis. » — Mêmes refus, partout même mépris;
Mon cœur se révoltait, combattait..(*il se lève.*) Quand j'appris

Que vers les mers du Sud le jeune Bougainville
Des voyageurs français cherchait la gloire utile,
Je brûlais, sur son bord, de courir me placer....
Mais ce Philopœmen qu'il fallait délaisser!
Tenté par la fortune, arrêté par la crainte,
J'allai voir mes acteurs; j'exposais ma contrainte,
Et quel tort je risquais en laissant après moi
Mon héros.... Quand Lekain, prenant son air de roi:
« Que des Dieux, me dit-il, la faveur vous seconde;
« Allez, mon bon ami, faites le tour du monde;
« Et quand vous reviendrez, nous verrons. » Je partis.

LORMON.

C'était là le plus sage entre tous les partis.
Après huit ou neuf ans d'un glorieux service
Tu revins.

GERVAL.

Aux acteurs il faut rendre justice,
Ah! les rôles étaient presque tous copiés.

VERDELIN.

Oui, mais vos Achéens, vieillis, estropiés.

GERVAL.

Quatre fois embarqué, quand je rentrais en France,
J'accourais au théâtre avec mon espérance;
A chaque tour du monde on m'avait reculé.
J'eus de nouveau besoin d'emploi; je postulai:
On se souvint partout de mon métier funeste,
La réprobation n'est pas pire, ou la peste;
Le péché des auteurs ne me fut point remis,
Convaincu de talent, je ne fus pas commis.
J'examinai mon sort; eh! quoi, faut-il, me dis-je,
D'un renom si stérile adorer le prestige?
Si j'avais quelque jour un fils, et qu'amoureux

D'une jeune héritière, il lui portât ses vœux?
Il faudrait d'un refus lui voir subir l'outrage,
Car des fils du poète on prescrit l'héritage;
Fussé-je auteur du Cid, nos lois après dix ans
Viendraient de mes travaux dépouiller mes enfans;
J'ai vu que le talent souffre, pèse, importune,
Et comme un sot alors, moi, j'ai fait ma fortune.

LORMON.

Pour les Indes trois fois chargeant des cargaisons
Tu recueillis....

CERVAL.

Eh! oui, deux ou trois millions;
Je puis vouloir briller et que mon fils s'allie....
C'est un brave garçon, il a vu l'Italie;
Il était militaire avant qu'on fit la paix;
Il s'occupe à présent comme je m'occupais,
Du commerce; mes biens sont à lui, la rapine
Me les eût-elle acquis; descendant de Racine
Qu'aurait-il? quelque gloire... et l'hôpital au bout,
Mais j'ai vendu du poivre, il peut prétendre à tout.

VERDELIN.

Dites-nous cependant qui leva tout obstacle,
Servit Philopœmen; car c'est un vrai miracle.

CERVAL.

Un de mes vieux amis, nouveau surintendant
Au théâtre nommé; de mes vers confident,
Jadis il les avait admirés dans nos classes;
Il s'en souvint; voulut me venger des disgrâces;
Dans un carton poudreux la pièce se trouva,
« Mais j'avais soixante ans quand cela m'arriva. »

LORMON.

Il me semble te voir, plein de sollicitude,

Suivre tous les tracas d'une pièce à l'étude.

CERVAL.

J'ai maudit l'amitié dans son fâcheux bienfait;
Va, ce tour de faveur est un tour qu'on m'a fait.

VERDELIN.

Tour de faveur?

CERVAL.

Sans doute; alors que des ténèbres.
On voulut m'arracher, ou plus ou moins célèbres,
On trouva trente auteurs avant moi prétendans.
Tous réclamaient (par eux ou par leurs descendans).
Que de ressentimens! que de haines posthumes!
On prépare aujourd'hui contre moi vingt volumes,
Ici, j'aurai blessé le fameux règlement,
Et là, l'autorité m'appuie injustement.
On dira vrai, mon cher; à trente métromanes
J'ai fait des passe-droits; j'ai couronné des mânes!

VERDELIN.

Du moins le comité par un accueil flatteur....

CERVAL.

On crût à mon aspect voir l'ombre de l'auteur.
Au théâtre?... étranger. Quelques vieilles ouvreuses
N'ont reconnu de moi que mes mains généreuses.
Les acteurs?.... Comme avant la révolution;
Plus paresseux encore.

VERDELIN.

Oh! la tradition
Se conserve!

CERVAL.

Une duègne, autrefois jeune actrice,
Qui récitait mes vers d'une voix protectrice,
Et qui, malgré tant d'âge et de calamités,

Nous représente encor les *ingénuités*,
Se lève; et fière encor d'avoir eu ma parole,
Par droit d'ancienneté m'a reclamé son rôle.
Mais quoi, mon cher Lormon, je bénis mon succès
S'il consacre l'oubli de nos fâcheux procès.
Cet incident ranime une amitié plus pure,
J'en veux serrer les nœuds.

LORMON.

J'en accepte l'augure.
Eh! qui pourrait, mon cher, te refuser ce soir?
Consulte Verdelin, il est plein de savoir.
Pour égaler, vois-tu, les bonnes tragédies
Il faut changer encore; et que tu modifies....

GERVAL.

Changera qui pourra : je vous suis obligé;
Moi, depuis quarante ans, j'ai bien assez changé.

LORMON.

J'ai des soins à donner; viens ma nièce.

JULIETTE.

Et mon rêve?

LORMON.

Peut-être, il n'est pas temps encore qu'il s'achève

SCÈNE IX.

GERVAL, VERDELIN.

VERDELIN, *avec empressement*.

Vous me voyez, Monsieur, transporté; quel plaisir
D'approcher un auteur que l'on vient d'applaudir,
Et d'ajouter soi-même à ces bruyans éloges
Etourdiment lancés du parterre et des loges,
Cet hommage senti, ce suffrage éclairé

Aux hasards de la vogue en tout temps préféré.

GERVAL.

Vous étiez aux Français l'une de mes victimes?

VERDELIN.

Les bravos, je suppose, étaient tous légitimes ;
Et jamais, pour ma part, je n'oublîrai l'effet
Qu'avec tous ses beaux vers Philopœmen a fait.

GERVAL.

Je suis charmé, Monsieur, que mon vieux Grec vous plaise,
Mais parlons d'autre chose et mettons-nous à l'aise;
Jeune, de mon succès j'aurais beaucoup joui,
Trop tard d'un demi-siècle il arrive aujourd'hui.

VERDELIN.

Un immortel peut-il se plaindre de son âge?

GERVAL.

Eh! Monsieur Verdelin, laissons ce badinage!
Avec mes cheveux gris et mes goutteux accès
Que diable puis-je encor faire de mes succès?
A-t-on vu, s'intrigant pour la pièce nouvelle,
A mon nom proclamé se troubler quelque belle?
A qui de mes lauriers faire hommage entre nous?
Ah! ce n'est qu'à vingt ans que réussir est doux!
L'auteur a cent amis, puis la beauté le fête,
L'accueille, et quelquefois ce fortuné poète
Cache un autre triomphe à d'autres envieux!
Tout se passe autrement quand le poète est vieux.
Moi, que ne suis-je en paix dans ma triste victoire,
Et guéri de la goutte ainsi que de la gloire!

VERDELIN, *à part.*

Diable! il rompt tous mes plans.—(*haut.*) Vous seriez désolé
Comme un autre pourtant d'avoir été sifflé.

GERVAL.

Certes ; quand l'âge avance il semble qu'on devienne
Peu sensible au plaisir et beaucoup à la peine.

VERDELIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Je pars de là. Monsieur, je voudrais bien savoir
Par qui Philopœmen fut applaudi ce soir.

GERVAL.

Par qui ?

VERDELIN.

Oui, faites-moi l'amitié de me dire
Qui vous applaudissait si fort.

GERVAL.

Vous voulez rire ;
Pardieu, c'est le public.

VERDELIN.

Eh ! bien, qu'est-ce que c'est
Que le public ?

GERVAL.

Comment ?

VERDELIN.

Répondez, s'il vous plaît.

GERVAL.

Le public ! c'est, Monsieur, notre suprême juge,
Contre l'arrêt duquel il n'est point de refuge ;
Et dont l'hommage pur s'étendra répété
Par l'équitable voix de la postérité ;
C'est le guide éclairé qu'on doit seul reconnaître,
Le talent le respecte et n'a point d'autre maître.

VERDELIN.

Combien faut-il de sots pour vous faire un public ?

GERVAL, *à part.*

Voyez l'impertinent !

VERDELIN.

Perdu dans son trafic,
Monsieur s'était flatté, sur la foi du parterre,
D'avoir bien fermement réussi?

GERVAL.

Je l'espère.

VERDELIN.

Erreur! allez, Monsieur, vous n'êtes pas au bout;
Le parterre n'est rien, et les journaux sont tout.

GERVAL.

Vous êtes journaliste?

VERDELIN.

Oui; mais je suis bon homme.
Tenez, si nul journal ne vous *soigne* et vous nomme,
Dans huit jours, tragédie, auteur, tout est à bas.
Tout sera, pour Paris, comme s'il n'était pas.
Et qui dira demain si la pièce était bonne?

GERVAL.

Ceux qui l'ont applaudie.

VERDELIN.

Eh! non, Monsieur, personne:
On bat des mains, et puis l'on n'en dit rien après;
Chacun a ses ennuis, sa femme, son procès,
L'un rentre en son bureau, l'autre dans sa boutique,
Où, pour se divertir, ils parlent politique;
Seuls nous parlons de vous, Messieurs; c'est le journal
Qui, seul, de vos succès fait le procès-verbal.
Si vous vouliez, pour vous tenter quelque démarche,
Voir, courir....

GERVAL.

Avant tout, faites donc que je marche.

D'ailleurs, bon ou mauvais, Philopœmen est là,
Faut-il m'embarrasser de ce qu'on en dira?

VERDELIN.

Oui, Monsieur, pensez-y; car, en toute rencontre,
S'ils ne sont pas pour vous, les journaux seront contre;
Et sitôt qu'en leur feuille un article est admis,
Il est de vos amis ou de vos ennemis.
(*d'un air de confidence.*)
Un autre aurait senti qu'une offre de service
Quelquefois en retour réclame un bon office,
Et que, puisqu'on le flatte, on a besoin de lui;
Il eût avec ardeur recherché mon appui,
M'eût proposé le sien.... c'est ainsi qu'on s'arrange,
Mais Monsieur se suffit, dédaigne un tel échange;
A qui n'accepte rien, peut-on rien demander?
Ah! si nous avions pu tous deux nous accorder!

GERVAL.

Eh bien!

VERDELIN.

Vous auriez fait votre article vous-même.

GERVAL.

Que dites-vous, Monsieur? quel impudent système!

VERDELIN, *appuyant.*

Vous-même votre article.

GERVAL.

Ah! qui croirait jamais....

VERDELIN.

On voit que vous venez de l'autre monde; eh! mais
Demandez: à Paris, combien de renommées
Par leurs propres secours se sont ainsi formées!
Tous les auteurs, acteurs, libraires, sont au fait.

Excepté le public, tout le monde le sait.
(*se radoucissant.*)
Moi, je vous aurais dit que j'aime Juliette,
Que j'en suis bien vu, mais qu'un rival m'inquiète :
Que l'oncle est tout à moi, mais qu'on peut l'abuser ;
Enfin, comme au vainqueur rien n'est à refuser,
Si vous plaidiez ma cause avec un peu de zèle....

GERVAL, *à part.*

Voilà pourquoi d'abord ma pièce était si belle !
Dans son propre intérêt il me veut ménager.

VERDELIN.

Mais rien à cet accord ne peut vous engager :
Même lorsqu'un concours de rares circonstances
Amène un journaliste à faire les avances....
Savez-vous qu'on pourrait, avec un feuilleton,
Faire à Philopœmen regretter son carton ?
Admettons que je sois un malveillant : Je lance
Un bon article, là, bien méchant, fait d'avance.
Vous est-il échappé quatre vers malheureux ?
Je n'en ai retenu que quatre, et ce sont eux.
Dans votre tragédie, avez-vous mis de l'ame,
Du feu, de l'intérêt ? je crie au mélodrame.
Que de mots isolés n'auront plus l'air français !
L'ouvrage condamné, je juge le succès ;
Vous fûtes appelé par des cris unanimes ?
Eh bien ! l'auteur avait trois cents amis intimes.
En dépit de l'accueil que la pièce éprouva,
Je dis qu'on n'y va point et personne n'y va.
Entr'elle et le public j'oppose ma gazette :
Dans ses retranchemens j'attaque la recette,
Le caissier en pâlit ; vos acteurs, le matin,
Penchés sur mon article y lisent leur destin ;

Et le soir, presque morts en entrant sur la scène,
Autour d'eux, devant eux, aperçoivent à peine
Au parterre *gratis* errer quelques billets;
Une loge, une seule, où bâillent des Anglais.
Enfin Philopœmen, ni glorieux, ni riche,
En huit jours enterré, disparaît de l'affiche.

GERVAL, *retombant dans le fauteuil.*

Ah! vous m'épouvantez, arrêtez; de mon temps
Les Fréron près de vous étaient de bonnes gens!

VERDELIN.

Calmez-vous; je suis bon, très-bon, pour les personnes
Qui se montrent pour moi complaisantes et bonnes
Comme vous; ainsi donc, Monsieur, entendons-nous:
Pour moi vous parlerez, et j'écrirai pour vous.
Çà, j'ai votre parole et vous donne la mienne.
Philopœmen!... je veux que tout Paris y vienne;
Mes articles, sans cesse à louer obstinés,
Lui font des spectateurs de tous mes abonnés.
— Ne perdez pas de temps près de l'oncle, de grâce,
Car mon rival d'assaut peut emporter la place,
Un officier!... Ah! çà, songez à mettre à part
Tous les vers qu'il faudra que je cite au hasard.
Si pour vous d'un libraire il faut que l'on s'enquête,
Par bonheur, depuis hier, j'en connais un honnête.
— Ce jour est favorable, et Lormon enchanté
Qui retrouve un ami si long-temps regretté,
Aux plus doux sentimens à l'ame toute prête,
Nous peut-il refuser? c'est aujourd'hui sa fête.
Sur mon compte à la nièce un petit mot flatteur.
— Ah! vous serez un jour notre premier auteur;
Ne craignez plus en rien la critique ennemie,

(*Il déchire son article.*)

A présent marchez droit jusqu'à l'académie.

GERVAL.

Monsieur....

VERDELIN.

Pressez notre oncle, et ma noce à l'instant;
Quel bonheur!... Quel article!... ainsi, je vous attend,
Échange de bienfaits et de reconnaissance...
Charmé d'avoir ici fait votre connaissance.

(Il s'échappe sans que Gerval le voie sortir.)

SCÈNE X.

GERVAL PÈRE, *seul.*

Mais pour parler de vous, encor faut-il savoir?...
Il part. A son bonheur c'est à moi de pourvoir.
De quel tracas la gloire est aujourd'hui la source!
On trafique au Parnasse aussi-bien qu'à la Bourse.
Que je suis malheureux d'avoir tant réussi!
Lorsque je songe au sort qu'il m'a prédit ici,
Je ne sais (malgré moi prêtant trop tôt l'oreille)
Quelle paternité dans mon cœur se réveille!
L'amour-propre à mon âge?... il serait ma foi beau!
Que m'importe un succès? Mais aussi quel tableau!
Toujours trois cents amis et jamais de recettes,
Caissier pâle, acteurs morts, les Anglais, les banquettes,
C'est affreux!... Mes lauriers vous m'avez compromis;
Je me trouve engagé sans avoir rien promis;
Ma foi, voyons Lormon; il aime, ce me semble,
Ce Monsieur Verdelin, abouchons-les ensemble,
S'ils s'étaient convenus, j'aurais, sans m'avoir nui,
Su fort innocemment leur prêter mon appui;
Lormon sait ce qu'il doit, et s'il me congédie
Tant pis pour Verdelin et pour ma tragédie;

Puis, retournons peser mon sucre, mon café,
Et si l'on m'y reprend, je veux être étouffé.

SCÈNE XI.

LORMON, GERVAL.

LORMON.

Je n'ai point avec toi fait de cérémonie,
Je te laissais, d'ailleurs, en bonne compagnie,
Il est aimable au moins ce Verdelin ?

GERVAL.

Charmant.

LORMON.

Vous avez donc bien ri ?

GERVAL.

Non, pas précisément ;
Et nous avons traité quelque grave matière.

LORMON.

Oh ! c'est à lui tout seul l'académie entière.
Eh ! mais, où donc est-il ? et qui peut l'occuper ?
Il ne s'absente guère à l'heure du souper.

GERVAL.

Il n'est pas loin.

LORMON.

Tant mieux.

GERVAL, *à part.*

(*haut.*) De lui-même il s'y prête.
Mon ami, prévois-tu, pour ce soir, à ta fête
Quelque bonne surprise ?

LORMON, *montrant le cabinet.*

Et que sait-on ? J'ai là
Certain projet moi-même, on verra tout cela.

(*à part.*)
Il arrive à son fils par une route oblique.

GERVAL, *à part.*

Venons à Verdelin : (*haut.*) et ce projet s'applique
A l'hymen de ta nièce?

LORMON.

Oui. Quels soins obligeans!
Mais dois-je la jeter, Gerval, au nez des gens?

GERVAL.

Et.... s'il se présentait un parti?

LORMON, *à part.*

Nous y sommes :
Le parti, c'est le fils. (*haut.*) Il faut avec les hommes
Agir prudemment; mais l'offre venant de toi....

GERVAL.

Au moins entendons-nous; le futur n'est pas moi.

LORMON.

Non, pas toi tout-à-fait, mais un autre toi-même.

GERVAL.

Cela te plaît à dire.

LORMON.

Eh! point de stratagême.
J'ai tout prévu tantôt, et je savais fort bien
Ce que tu me dirais.

GERVAL.

Moi, je n'en savais rien.

LORMON.

Parlons-nous de la dot?

GERVAL.

Pour moi, je m'en rapporte....

LORMON.

Mais il faut t'en mêler.

GERVAL.

Non, le diable m'emporte!

LORMON.

Notre amant est encor si neuf, en vérité,
Si timide!

GERVAL.

Tudieu! quelle timidité!

LORMON.

Puis sa cause, après tout, est bien un peu la tienne,
Et ton propre intérêt....

GERVAL.

Encor la même antienne!
Et c'est précisément pour cela que je veux
Ne donner nul avis et n'émettre aucuns vœux.
Car tu sais, mieux que moi, qu'un rival redoutable.....

LORMON.

Eh! mon Dieu! ton jeune homme est le parti sortable.
A tort tous tes discours se sont embarrassés;
Nous sommes bien d'accord sur le fond, c'est assez.
A présent il faudrait toi-même à la petite
Dire un mot.

GERVAL.

J'y consens.

LORMON.

Pour aller au plus vite,
Mettons nos deux futurs en présence?

GERVAL.

(*à part.*) Fort bien.
Cherchons ce Verdelin.

LORMON.

Écoute!

GERVAL.

Je revien.

SCÈNE XII.

LORMON *seul.*

Il s'en va, par la main, m'amener Juliette.
Apprenons à son fils qu'à tort il s'inquiète.
Venez, Monsieur, venez; j'ai vu le cher papa.

SCÈNE XIII.

GERVAL FILS *sortant du cabinet*, LORMON.

GERVAL FILS.

Comment, vous l'avez vu?

LORMON.

Certainement.

GERVAL FILS.

(*à part.*) Déjà?
Et moi qui n'ai pas pu le prévenir! (*haut.*) Mon père
Dès le premier abord, n'aura point. . . .

LORMON.

Au contraire.
Vos instances ont eu les plus heureux effets.
Bref, soit Philopœmen et son brillant succès,
Dont je vous ai tantôt apporté la nouvelle;
Soit vous-même. . . . Il était enfin d'humeur si belle,
Que nous pûmes à peine échanger entre nous
Trois paroles; déjà ma nièce était à vous.

GERVAL FILS, *à part.*

Il m'a donc pardonné! Par quel heureux prodige? . . .
(*haut.*)
Il vous a demandé Juliette?

LORMON.

Oui, vous dis-je;
Et d'ailleurs, dans l'instant, lui-même il va venir.

GERVAL FILS.

Mon père?

LORMON.

Il est ici.

GERVAL FILS, *à part.*

Que vais-je devenir?

Lui qui me croit toujours à Turin!

LORMON.

Il me semble

Qu'un tremblement soudain.... qu'avez-vous?

GERVAL FILS.

Rien; je tremble

De plaisir, d'espérance.... En effet, je ne puis

Suffire aux sentimens.... Je ne sais où j'en suis.

LORMON.

Mais, dans cette famille, ils ont une manière

D'être gais et contens tout-à-fait singulière!

Çà, vous remettez-vous de votre bonheur?

GERVAL FILS.

Oui.

LORMON.

L'ami Gerval, approche.

GERVAL FILS.

Ah! mon Dieu, c'est bien lui!

LORMON.

La future le suit.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAL PÈRE, VERDELIN.

VERDELIN, *un papier à la main.*

L'article est bien, j'espère?

GERVAL PÈRE.

Les voici; chut!

VERDELIN, *à Gerval.*

Ah çà! vous me servez de père?

VERDELIN et GERVAL FILS, *s'avançant l'un vers l'autre.*

Mademoiselle. . .

GERVAL PÈRE, *à Verdelin.*

Eh bien! tous vos vœux sont remplis!
Regardez cette enfant : — Que vois-je, ici mon fils?

LORMON.

Tu l'ignorais?

GERVAL PÈRE.

Sans doute.

GERVAL FILS, *se plaçant entre son père et Lormon.*

Oui, de quelqu'artifice
Je me dois accuser; mais rendez moi justice:
Avant tout, il fallait vous devoir mon bonheur.
Jaloux, entre vous deux d'être médiateur
Je voulais.... ce qu'a fait un hasard favorable :
Ce vœu qui s'accomplit fut-il donc si coupable?

GERVAL PÈRE, *courroucé.*

Depuis quand d'Italie êtes-vous de retour?

GERVAL FILS.

Je ne suis point parti.

GERVAL PÈRE.

Qui vous retint?

GERVAL FILS.

L'amour.

VERDELIN.

Eh! bien, il est au moins naïf et laconique.

GERVAL PÈRE.

Et mes recouvremens? mes cotons d'Amérique?

Vous voilà sans état, amoureux, quel travers!
Il ne manquerait plus que vous fissiez des vers.

GERVAL FILS.

Les vôtres sont les seuls, mon père, que l'on vante.

GERVAL PÈRE.

Lormon, tu dois chérir ta nièce, elle est charmante.
(montrant Verdelin.)
Tu portes à Monsieur, je crois, grande amitié,
Unis-les; dans leurs vœux je me mets de moitié.

GERVAL FILS.

Eh! mais, que faites-vous? C'est celle que j'adore!

LORMON.

Tu la voulais pour lui?

GERVAL PÈRE.

Je la demande encore.

LORMON.

C'est prendre bien des soins.

VERDELIN.

Il faut en convenir,
Mon rôle devient pâle et lourd à soutenir;
Je crois, Dieu me pardonne, ici qu'on me refuse.

SCÈNE XV.

GRVAL FILS, JULIETTE, LORMON, GERVAL PÈRE, VERDELIN, CLAIRE.

JULIETTE.

Ah! mon oncle, d'un tort il faut que je m'accuse:
Du théâtre aujourd'hui l'esprit préoccupé,
Un devoir, qui m'est cher, m'était presque échappé;
J'oubliais votre fête: une main attentive
M'a partout remplacée, et je vois, quand j'arrive,

De chiffres, de flambeaux se parer le jardin,
J'en dois remercier, qui?.... monsieur Verdelin?

VERDELIN.

Non; l'auteur de ces soins, ma belle demoiselle....

CLAIRE *montrant Gerval fils.*

Est Monsieur que voilà.

JULIETTE.

Monsieur.... je me rappelle...
Où l'ai-je vu, mon oncle?...

LORMON.

Au bal; puis ce portrait...

JULIETTE.

Vous savez....

LORMON.

Tout.

GERVAL FILS.

Mon père!

GERVAL PÈRE.

Enfin je suis au fait.

LORMON *à Juliette.*

(Montrant Verdelin.)

Pauvre enfant!... pour Monsieur tu l'avais demandée,
(Montrant Gerval fils.)
Et pour ce brave, moi, je l'avais accordée.

GERVAL PÈRE, *à Verdelin.*

Monsieur, j'ai deux enfans; j'allais sacrifier
(Sans le savoir) à l'un le bonheur du dernier;
Père dénaturé, je prétends au contraire
Immoler au cadet tous les droits de son frère.
Au nom de celui-ci j'accepte un doux hymen,
Vous, comme vous voudrez, traitez Philopœmen.

VERDELIN.

Je reprends ma justice! elle sera cruelle.

CERVAL PÈRE.

Eh! bien, vous aurez tort; ma pièce est assez belle.
J'en puis parler, je crois, tout haut, sans vanité,
Car je suis pour moi-même une postérité.

VERDELIN *prêt à déchirer son article.*

Je vais anéantir... Non pas! ceci renferme
Des observations d'un style heureux et ferme,
Et mon article, ailleurs, peut servir tout entier.

CERVAL PÈRE.

Et vous ne craignez pas pour l'honneur du métier?

VERDELIN.

Mon métier? vous voulez me l'apprendre peut-être?
C'est de juger, Monsieur, et non de m'y connaître.

CERVAL FILS.

Monsieur juge de loin.

CERVAL PÈRE.

Il était?....

CERVAL FILS.

Dans Auteuil,
A l'heure où votre muse obtenait tant d'accueil.

CERVAL PÈRE.

Et moi, qui redoutais les yeux d'un si grand maître!
(*A Verdelin.*)
J'en suis fâché, Monsieur, mais on va vous connaître;
Vous ne pourrez plus nuire, avec vos jugemens,
A personne.

VERDELIN.

Si fait; dans les départemens.

GERVAL PÈRE.

Allez, on y voit juste ; et l'estime publique
De la mauvaise foi distingue la critique ;
Honneur au vrai talent, qui se montre partout
Guide éclairé des arts et défenseur du goût ;
Mais du mal et du faux ces ignares apôtres.....

VERDELIN.

Vous avez bien raison, ces gens font tort aux autres.
Je reste.

LORMON.

Et quel article enfin nous restera?
Le public vous attend.

VERDELIN.

Le public attendra.
(*A Gerval père.*)
Monsieur, si le dégoût, au théâtre ordinaire,
Ne vous avait contraint d'être millionnaire,
Vous eussiez été loin !

GERVAL PÈRE.

Comme vous je le crois.
Mais Thalie et sa sœur vont recouvrer leurs droits ;
Dans leur quartier natal un temple s'édifie,
Et l'émulation du talent est la vie.
J'applaudis à ces plans : et bien qu'ayant été
L'un des heureux du siècle, il est de l'équité
Que les Rois fainéans qui gouvernent la scène
Sans un *tour de faveur* accueillent Melpomène,
Que le public soit juge, et que dorénavant
On puisse être du moins sifflé de son vivant.
Je ne dis pas qu'un jour je n'essaie à reprendre
Mes pinceaux ; j'ai le plan d'un certain ALEXANDRE !...

« Puissent bientôt les Grecs, vengés, indépendans.... »

(*il ressent une douleur de goutte et poursuit en souriant.*)

Je suis fou, je retourne à mes correspondans,
Aux soins de mon commerce; et dans ces jours prospères,
Aux plaisirs de tous temps. Mon vieil ami, les pères
De folle vanité n'ont que de courts accès,
Le bonheur des enfans voilà leur vrai succès.



FIN.

